

VANDANA SHIVA

MÉMOIRES TERRESTRES

Traduit de l'anglais (Inde)
par Marin Schaffner

■ ■ ■ ■
Rue de l'échiquier

W éditions
wildproject

MÉMOIRES TERRESTRES

SOMMAIRE

**REGARDER DEVANT,
REGARDER DERRIÈRE** 7

**ARBRES DE VIE :
SAUVER LA FORÊT** 27

**SEMENCES DE LIBERTÉ :
VERS LA SÉCURITÉ ALIMENTAIRE** 65

LA DIVERSITÉ DES FEMMES LUTTANT POUR LA DIVERSITÉ 115

CONTRE L'ACCAPAREMENT : GATT ET OMC 133

LA GRANDE CAPTURE DE L'EAU 149

**PAS DE BREVETS SUR LA VIE !
BIODIVERSITÉ ET BIOTECHNOLOGIES** 165

**RESTONS VIVANTES :
CHAOS CLIMATIQUE / ACTION CLIMATIQUE** 191

NOUS SOMMES LE BIOME, NOUS SOMMES LE VIROME 201

Note de traduction

En cohérence avec la perspective écoféministe de Vandana Shiva, nous avons pris le parti d'utiliser le féminin avec point médian pour traduire les noms génériques et les adjectifs concernés par les deux genres.



REGARDER DEVANT, REGARDER DERRIÈRE

Je suis née dans la vallée de Doon en 1952, d'un père qui était devenu conservateur forestier après avoir quitté l'armée, et d'une mère qui était devenue agricultrice après avoir quitté un poste de haut niveau dans l'éducation. Mes parents s'étaient rencontrés pendant la guerre, et lorsque mon père a demandé ma mère en mariage, elle a accepté de l'épouser à condition qu'il quitte l'armée et qu'elle puisse continuer à travailler. Tou-tes deux ont également décidé d'abandonner leur nom de caste dans le cadre du mouvement anti-caste, qui a joué un rôle très important dans notre lutte pour l'indépendance, et ont adopté le nom « Shiva », qui n'est lié à aucune caste. Ma mère était en poste dans une région d'Inde qui est devenue le Pakistan après la tragique partition de 1947 ; elle y a survécu miraculeusement, mais elle était devenue réfugiée. En Inde, les réfugiés de la Partition ont été réhabilités : les commerçants ont obtenu des magasins, les employés ont obtenu des emplois, les agriculteurs ont obtenu des terres. Au lieu d'accepter un emploi gouvernemental équivalent à celui qu'elle avait perdu, ma mère a alors décidé de se reconvertir en fermière.

Je suis née cinq ans après la Partition, et mon enfance a été façonnée par les forêts de l'Himalaya où mon père était en poste, ainsi que par la ferme de ma mère sur les contreforts des montagnes. La nature a été ma première inspiration – et l'étude de la nature ma première passion – et c'est ainsi que je suis devenue physicienne.

Mes souvenirs d'enfance les plus intimes sont les images et les sons, les goûts et les odeurs des forêts de l'Himalaya où j'ai grandi ; elles sont devenues mon berceau physique et intellectuel. Je ressens un lien ombilical profond avec les forêts de rhododendrons, de chênes et de déodars, ainsi qu'avec les ruisseaux de montagne. Nous vivions à Chakrata lorsque je suis née, puis nous avons successivement déménagé à Nainital, à Pithoragarh, à Tehri, à Uttarkashi et à Dehradun, où mes parents ont finalement décidé de s'installer. Aujourd'hui, ces régions himalayennes constituent un État indépendant appelé Uttarakhand (l'État des montagnes).

Les Britanniques avaient annexé plusieurs districts himalayens en 1815, principalement pour exploiter leurs richesses forestières. Le pin (localement appelé *chir*) a été abattu à grande échelle pour fabriquer des traverses pour les lignes de chemin de fer. C'est dans ma région natale que l'on trouve les sources du Gange ; et c'est dans cette même région qu'un Anglais, M. Wilson, a obtenu en 1850 un bail pour exploiter toutes les forêts de la vallée de la rivière Bhagirathi, pour un loyer annuel dérisoire de 400 roupies¹. Sous sa hache, plusieurs précieuses forêts de déodars et de *chir* ont été coupées à blanc et complètement détruites. En 1864, inspirés par le commerce de bois florissant de M. Wilson, les dirigeants britanniques des provinces du nord-ouest de l'Inde obtinrent un bail de vingt ans et engagèrent Wilson pour qu'il exploite également ces forêts pour eux. Les villes établies par les colons européens dans la région, telles que Mussoorie, ont fait augmenter les besoins en surfaces agricoles, entraînant un abattage à grande échelle des forêts de chênes. Inspiré par la réussite économique de M. Wilson et du gouvernement, l'État princier de Tehri Garhwal (dans l'actuel Uttarakhand) a décidé de prendre en charge la gestion de ses forêts en 1895. Entre 1897 et 1899, des zones forestières ont été mises en réserve et des restrictions d'usage ont été imposées aux villages ; ces restrictions ont été très mal vécues par les villageois-es, ce qui a conduit à des incidents de résistance organisée contre les autorités. Le 31 mars 1905, en réponse à la résistance, une

1. NdT : La rivière Bhagirathi, longue de 205 kilomètres et prenant sa source dans le glacier de Gangotri (Himalaya), donne naissance au Gange à sa confluence avec l'Alaknanda. Par ailleurs, 400 roupies indiennes représentent aujourd'hui encore un peu moins de 5 euros.

circulaire du roi de l'État de Tehri Garhwal annonça des modifications de ces restrictions.

Les contradictions entre les besoins fondamentaux de la population et les exigences de l'État en matière économique n'ont cependant pas été résolues, et elles se sont même intensifiées au fil du temps. En 1930, le peuple du Garhwal a lancé un mouvement de non-coopération pour attirer l'attention sur la question des ressources forestières. Et c'est dans la région de Rawain que les *satyagrahas*² furent les plus intenses pour résister aux lois forestières oppressives. Le roi de Tehri Garhwal était alors en Europe; en son absence, Dewan Chakradhar Jayal a eu recours à une intervention armée pour écraser un *satyagraha* pacifique à Tilarī. Un grand nombre de *satyagrahis* non armés ont été tués et blessés, tandis que d'autres ont perdu la vie dans une tentative désespérée de traverser les rapides de la rivière Yamuna. Des années plus tard, les martyrs du massacre de Tilarī ont inspiré le mouvement Chipko, lorsque les habitant·es se sont engagés à protéger leurs forêts.

Il y avait très peu de routes dans l'Himalaya lorsque j'y ai grandi, si bien que la plupart de nos déplacements se faisaient à pied ou à cheval. Le travail de conservateur forestier de mon père consistait à inspecter les forêts, à les gérer et à en assurer la régénération. Pendant toutes nos vacances, nous le rejoignons pour ses tournées. Nos vivres voyageaient dans d'énormes caisses chargées sur des mules, et il y avait toujours une autre caisse pleine de livres. Nous vivions comme des nomades, loin des villes, au milieu des richesses de la forêt. Cette expérience a clairement influencé ma réflexion sur la richesse et la pauvreté; pour moi, les forêts de mon enfance étaient la véritable source d'abondance et de beauté, de diversité et de paix. Avec ma sœur, je ramassais des fougères pour en faire des œuvres d'art; les fleurs sauvages étaient nos perles et nos diamants. C'est pourquoi, lorsque les forêts ont commencé à disparaître, j'ai rejoint le mouvement Chipko pour les protéger.

D'un point de vue historique, philosophique et organisationnel, le mouvement Chipko est une extension du *satyagraha* gandhien

2. NdT : La vallée de Rawain est située le long de la rivière Kamala, à 140 kilomètres au nord-ouest de Dehradun (capitale de l'Uttarakhand). Le *satyagraha*, quant à lui, est le principe de contestation et de résistance à l'oppression que Mohandas Gandhi a instauré dans les années 1920. Il s'appuie sur un ensemble de règles de non-violence et de désobéissance civile. L'expression signifie « la force de la vérité ».

traditionnel. Sa particularité réside dans le fait qu'il s'est déroulé dans l'Inde post-indépendance ; la continuité entre les formes de *satyagraha* d'avant et d'après l'indépendance a été assurée par des gandhien-nes, tel-les que Sri Dev Suman, Mira Behn et Sarala Behn³. En s'appuyant sur la vision gandhienne du développement, fondée sur la justice et la stabilité écologique, ces personnes ont silencieusement contribué à la croissance du pouvoir des femmes et de la conscience écologique dans les régions montagneuses de l'Uttar Pradesh. L'influence de Mira Behn et Sarala Behn, les deux disciples européennes de Gandhi, sur la lutte pour la justice sociale et la stabilité écologique dans les collines de l'Uttar Pradesh a été immense – elles ont généré une nouvelle lignée de militant-es gandhien-nes qui ont jeté les bases du mouvement Chipko. Sunderlal Bahuguna⁴ figure en bonne place dans cette nouvelle génération, profondément inspirée par Mira Behn et Sarala Behn. Dès 1952, Mira Behn écrit un article où elle déclare que « quelque chose ne va pas dans l'Himalaya » :

Année après année, les inondations dans le nord de l'Inde semblent s'aggraver, et cette année, elles ont été absolument dévastatrices. Cela signifie que quelque chose ne va pas du tout dans l'Himalaya, et ce « quelque chose » est sans aucun doute lié aux forêts. Je crois qu'il ne s'agit pas seulement de déforestation comme certain-es le pensent, mais surtout d'un changement d'espèces. En vivant dans l'Himalaya, comme je le fais continuellement depuis plusieurs années, je suis devenue douloureusement consciente d'un changement crucial dans les espèces d'arbres, qui gagne de plus en plus de terrain sur les pentes sud – ces

3. Sri Dev Suman était un célèbre activiste social du district de Tehri dans l'Uttarakhand, combattant de la liberté et gandhien. Mira Behn, disciple européenne de Gandhi, était connue sous le nom de Madeleine Slade, avant de quitter sa maison en Angleterre dans les années 1920 pour aller vivre et travailler avec le Mahatma Gandhi. Elle a consacré sa vie au développement humain et à l'avancement des principes gandhiens. Sarala Behn, née Catherine Mary Heilman, est une autre disciple européenne de Gandhi. Son travail de réformatrice sociale dans la région de Kumaon (Uttarakhand) a permis de sensibiliser à la destruction de l'environnement dans les forêts himalayennes de tout l'État.

4. Célèbre gandhien et éco-activiste, Sunderlal Bahuguna est connu pour avoir dirigé le mouvement Chipko dans les années 1970 et le mouvement contre le barrage de Tehri dans les années 1990.

pententes mêmes qui déversent les eaux de crue dans les plaines en contrebas. Ce changement mortel est celui du remplacement du *banj* (chêne de l'Himalaya) par le pin *chir*. Il se déroule à une vitesse alarmante et, comme il ne s'agit pas de déforestation mais du passage d'un type de forêt à un autre, il n'est pas pris suffisamment au sérieux. En fait, le service forestier quasi commercial a tendance à fermer les yeux sur le phénomène, car le *banj* ne rapporte rien, alors que le pin *chir* est très rentable, puisqu'il produit à la fois du bois et de la résine.

Mira Behn a mis en évidence que la dégradation écologique de l'Himalaya n'est pas simplement due à la déforestation, mais aussi au changement en faveur d'espèces adaptées à la foresterie commerciale⁵. Elle a constaté que la litière de feuilles des forêts de chênes était le principal mécanisme de conservation de l'eau dans les bassins-versants des montagnes.

Mira Behn et Sarala Behn venaient fréquemment en visite chez nous. Sunderlal Bahuguna et Bimla Bahuguna⁶ sont également venu·es rencontrer mes parents, et Ghanshyam Raturi (Shailani), le légendaire poète chipko, passait des heures avec ma mère à réciter ses nouvelles chansons. Notre maison était une maison ouverte pour les militant·es, les poètes et les intellectuel·les. Cet environnement stimulant a assurément fait partie de mon éducation informelle, et m'a permis de faire des valeurs écologiques et des valeurs d'égalité sociale et économique des éléments fondamentaux de ma vie et de mon travail.

En 1972, les femmes d'un village de haute altitude, Reni, ont bloqué les opérations d'exploitation forestière en enroulant leurs bras autour des arbres, donnant naissance au mouvement Chipko (littéralement, « s'accrocher »). Le mouvement a été baptisé ainsi par Ghanshyam Raturi, qui a composé des chansons folkloriques chantées par toutes les enfants, femmes et hommes du Garhwal.

5. NdT : Tout au long du livre, le mot « foresterie » renvoie à l'exploitation commerciale des forêts et à la science occidentale qui s'y rapporte ; le mot « sylviculture », lui, renvoie à des pratiques de soin des forêts multiples, moins scientifiques, plus populaires et souvent plus soutenables.

6. Militante sociale et environnementale, épouse de Sunderlal Bahuguna, Bimla Bahuguna (aussi appelée Bimla Behn), a contribué à faire de Chipko un mouvement mené par des femmes.

En 1972, ont eu lieu les plus grandes manifestations organisées contre l'exploitation commerciale des forêts de l'Himalaya par des entrepreneurs extérieurs – à Uttarkashi, le 12 décembre, et à Gopeshwar, le 15 décembre. C'est au cours de ces deux réunions de protestation que Raturi a composé son célèbre poème décrivant la méthode qui consiste à enlacer les arbres pour empêcher leur abattage :

Embrassez les arbres et
 Sauvez-les de l'abattage ;
 La propriété de nos collines,
 Sauvez-la du pillage.

En 1973, le rythme du mouvement atteignit de nouveaux sommets dans les villes d'Uttarkashi et Gopeshwar. Raturi et Chandi Prasad Bhatt⁷ en étaient les principaux organisateurs. La première action populaire pour chasser les entrepreneurs forestiers éclata spontanément lorsque des villageois-es manifestèrent à Gopeshwar contre l'abattage de frênes dans la forêt de Mandal, en avril 1973, en même temps que se tenait une réunion du Sarvodaya Mandal⁸. Bahuguna demanda alors immédiatement à ses collègues de se rendre à pied dans le district de Chamoli, en traquant les défricheurs, et en encourageant les gens à s'opposer à eux partout où ils allaient. Plus tard, en décembre 1973, une manifestation militante non violente, à laquelle des milliers de personnes participèrent, se tint à Uttarkashi. En mars 1974, 27 femmes, sous la direction de Gaura Devi⁹, âgée de 50 ans, sauvèrent un grand nombre d'arbres de la hache d'un entrepreneur à Reni, un village situé sur la route qui relie Joshimath à Niti Ghati. Cela obligea le gouvernement à abolir le système d'abattage par contrat privé. Il

7. Un écologiste gandhien, leader du mouvement Chipko et fondateur de Dashauli Swarajya Seva Sangh (DGSS). Il a reçu la décoration civile Padma Bhushan, le prix Magsaysay et le prix Gandhi pour la paix.

8. NdT : Le Sarvodaya est un mouvement social indien post-indépendance qui, depuis les années 1950, défend et promeut les principes de l'idéologie gandhienne [dignité du travail, répartition équitable des richesses, autosuffisance communautaire et liberté individuelle]. Il a de nombreuses antennes partout en Inde. Le nom *sarvodaya* signifie « élévation universelle » ou « bien-être de toutes et tous ».

9. Une leader communautaire du district de Chamoli, dans l'Uttarakhand, ayant joué un rôle important dans le mouvement Chipko.

s'agissait de la première grande réalisation du mouvement, marquant la fin d'une phase.

Au cours des cinq années suivantes, la résistance chipko s'est étendue à diverses parties du Garhwal himalayen. Il est important de noter que l'ancienne demande de fourniture en produits forestiers pour les petites industries locales fut dès lors remplacée par une autre : celle du contrôle écologique de l'extraction des ressources forestières, pour assurer l'approvisionnement en eau et en fourrage. Parmi les nombreux exemples des succès remportés par le mouvement Chipko dans le Garhwal himalayen, on peut citer ceux des forêts d'Adwani, d'Amarsar et de Badiyargarh. L'abattage des forêts d'Adwani était prévu pour la première semaine de décembre 1977. De nombreux groupes de femmes, dirigés par Bachhni Devi, sont intervenus pour sauver les arbres (il est intéressant de noter que Bachhni Devi était l'épouse du chef du village local, lui-même entrepreneur forestier). Dhoom Singh Negi¹⁰, militant du mouvement Chipko, a soutenu la lutte des femmes en entreprenant un jeûne dans la forêt ; les femmes ont attaché des fils sacrés aux arbres, symbolisant leur vœu de protection. Entre le 13 et le 20 décembre, un grand nombre de femmes d'une quinzaine de villages ont monté la garde, en prononçant sans discontinuer des discours tirés de textes anciens sur le rôle des forêts dans la vie indienne. C'est ici, à Adwani, que le slogan écologique « Que produisent les forêts ? Du sol, de l'eau et de l'air pur » est né.

Les défricheurs se sont retirés, pour revenir le 1^{er} février 1978 avec deux camions remplis de policiers armés. Le plan était d'encercler les forêts avec l'aide de la police, afin d'empêcher les gens de pénétrer pendant l'abattage. Avant même que la police n'atteigne la zone, les volontaires du mouvement sont entrés dans la forêt et ont expliqué leur situation aux ouvriers forestiers qui avaient été amenés de loin. Lorsque les entrepreneurs sont arrivés, chaque arbre était entouré de trois volontaires. La police, constatant le niveau de sensibilisation de la population, s'est empressée de se retirer avant la tombée de la nuit.

10. Enseignant, activiste et écologiste, Negi a été une figure marquante de plusieurs mouvements sociaux et écologiques dans la région de Tehri. Il a pris une part active au mouvement Chipko, a été à l'avant-garde de la mobilisation contre le barrage de Tehri, et a mobilisé les villageois · es pour des manifestations contre l'alcool et les carrières. Il a créé le Yuvak Sangh à Tehri pour canaliser de manière positive la jeunesse locale.

En mars 1978, une nouvelle vente aux enchères fut prévue à Narendranagar. Une grande manifestation populaire s'organisa pour s'y opposer, et la police arrêta 23 volontaires chipkos, dont des femmes. En décembre 1978, dans la région de Badiyargarh, un programme d'abattage massif fut annoncé par l'Uttar Pradesh Forest Development Corporation, entreprise du secteur public. La population locale informa immédiatement Bahuguna, qui entama une grève de la faim sur le site d'abattage en janvier 1979. Le onzième jour de son jeûne, il fut arrêté au milieu de la nuit, ce qui ne fit que renforcer l'engagement de la population. Ghanshyam Raturi et un prêtre, Khima Shastri, ont alors pris la tête du mouvement et des milliers de femmes et d'hommes des villages voisins les ont rejoints dans les forêts de Badiyargarh. Les gens ont protégé les arbres pendant onze jours, après quoi les entrepreneurs se sont finalement retirés. Bahuguna sortit de prison le 31 janvier 1979.

L'effet cumulatif de ces fortes luttes populaires pour protéger les forêts a conduit à repenser la gestion des forêts dans les régions montagneuses. La demande du mouvement Chipko de déclarer les forêts de l'Himalaya comme des forêts de « protection », et non comme des forêts de « production » destinées à l'exploitation commerciale, a été reconnue au plus haut niveau politique. La Première ministre de l'époque, Indira Gandhi, après une réunion avec Bahuguna, a prescrit une interdiction de quinze ans sur l'abattage commercial des arbres dans les forêts himalayennes de l'Uttar Pradesh.

Le moratoire sur l'abattage des arbres a donné au mouvement Chipko le temps d'élargir sa base, et Sunderlal Bahuguna a entrepris une marche ardue de 4780 kilomètres du Cachemire à Kohima, dans le Nagaland, pour aller à la rencontre des villageois-es le long de la vaste chaîne himalayenne et pour diffuser le message du mouvement Chipko. Dans le même temps, les militant-es ont trouvé opportun d'étendre le mouvement à d'autres régions montagneuses du pays.

En 1974, j'ai décidé que, tout en poursuivant mon doctorat en théorie quantique, je ferais du bénévolat auprès du mouvement Chipko pendant toutes mes vacances. Et c'est ce que j'ai fait.

Le Chipko était clairement mon université de l'écologie. Si mes parents m'ont inculqué une culture forestière et un goût pour les forêts mixtes naturelles, c'est le Chipko qui m'a fait comprendre, dans les moindres détails, comment la biodiversité est au cœur des économies soutenables

et comment la nature répond aux besoins fondamentaux de la grande majorité des gens dans le monde. En travaillant avec les femmes paysannes pour transférer la fertilité de la forêt aux champs, j'ai pris mes premières leçons d'agriculture biologique : les sociétés soutenables reposent sur l'humus. Au cours de ces premières années, alors que je passais de la physique quantique à la protection des forêts de l'Himalaya, j'ai appris à respecter à la fois le meilleur de la science écologique moderne et le meilleur du savoir traditionnel. J'ai développé une certaine humilité à l'égard de mes études de doctorat, en reconnaissant tout ce que j'ignorais et tout ce que les villageoises analphabètes, sans éducation formelle, possédaient comme connaissances. C'est pourquoi l'expression « société de la connaissance », qui décrit les sociétés qui s'appuient sur l'informatique, me semble si inexacte et trompeuse, car elle implique que les sociétés non industrialisées et non informatisées sont dépourvues de connaissances. Dans le cas de la biodiversité et des espèces forestières et végétales, ce n'est manifestement pas vrai ; les femmes et les communautés autochtones, les exclues du monde industriel, sont les véritables gardiennes des connaissances liées à la biodiversité.

J'ai choisi la physique nucléaire comme spécialité jusqu'à ce que je me rende compte que cette science avait un côté sombre. J'ai changé de voie pour devenir physicienne théoricienne et j'ai travaillé sur les fondements de la théorie quantique, espérant pleinement tenir jusqu'au bout et devenir professeure – mais je me suis alors confrontée à l'idée tenace que je n'étais pas assez informée sur le fonctionnement de la société. En Inde, nous avons la troisième plus grande communauté scientifique du monde. Et nous sommes parmi les pays les plus pauvres. La science et la technologie sont censées stimuler la croissance, éliminer la pauvreté. Alors, où est-ce que ça coince ? Je voulais répondre à cette question par moi-même. J'ai donc pris trois ans de congé pour étudier les questions de politique scientifique, être un peu plus éduquée d'un point de vue social, et ensuite revenir à la physique. Je me suis inscrite à l'Indian Institute of Science et à l'Indian Institute of Management de Bangalore, où j'ai étudié la recherche interdisciplinaire dans le domaine de la science, de la technologie et de la politique environnementale.

Au bout de trois ou quatre ans, ce qui avait commencé comme une étude des enjeux politiques est devenu le centre de ma vie. Ma notoriété croissante en tant qu'autorité dans le domaine de l'impact

environnemental a accéléré mon cheminement vers le militantisme de terrain. Je me suis retrouvée à en apprendre de plus en plus sur la menace que représente la biotechnologie pour la biodiversité. En 1981, le ministère de l'Environnement m'a invitée à étudier les effets de l'exploitation minière dans la vallée de Doon. À la suite de mon rapport, la Cour suprême a interdit l'exploitation minière dans cette région en 1983. C'était la première fois que je faisais quelque chose de professionnel dans le domaine de la protection de la nature – et ce n'était pas un engagement académique sans rapport avec l'action ou sans conséquences. J'ai trouvé cela très enrichissant de travailler avec les communautés et de changer le cours des choses pour la société.

La recherche ne peut à elle seule sauver l'environnement. Les communauté puissantes sont celles où l'on agit. J'ai donc créé la Research Foundation for Science, Technology and Ecology (Fondation de recherche pour la science, la technologie et l'écologie) à Dehradun en 1981-1982, afin de me rapprocher des communautés et de les traiter comme des expertes. J'ai également décidé d'adopter une approche holistique de la recherche, car je pensais que, par exemple, ce n'est pas la géologie qui peut nous dire que nous détruisons les ressources en eau, mais bien la géo-hydrologie. C'est cet aspect de mon travail qui a été reconnu lorsque j'ai reçu le Right Livelihood Award¹¹ en 1993, pour avoir créé un nouveau paradigme de recherche et pour avoir travaillé de manière originale avec les communautés.

J'ai réalisé, lors de la grande sécheresse de 1984 au Karnataka, que la manière même dont nous pratiquons l'agriculture est défectueuse. Cette année-là, le militantisme a également atteint son apogée au Pendjab. J'ai écrit sur la violence de la Révolution verte, qui a donné naissance à une forme d'agriculture non soutenable, qui prétendait générer davantage de nourriture mais qui, en réalité, détruisait la nature et le sentiment d'identité des agriculteurs, et créait par conséquent des conflits au sein de la société. Ce qui était vraiment une question de soutenabilité et de démocratie a ainsi pu être politisé et communautarisé.

11. NdT : Le Right Livelihood Award (littéralement « prix pour un mode de vie juste ») est plus connu sous le nom de « prix Nobel alternatif ». Il récompense les personnes ou associations travaillant à rechercher des solutions pratiques et exemplaires pour les défis les plus urgents de notre monde actuel – protection de l'environnement, droits humains, santé, éducation, paix, etc. (source : Wikipédia).

En 1987, lors d'une réunion aux Nations unies, je me suis souvenue du fait que le Mahatma Gandhi avait utilisé un *charkha* (un rouet) pour mener un *satyagraha*; et j'ai eu l'idée de la graine comme équivalent du *charkha* pour notre *satyagraha* moderne contre l'appropriation de l'agriculture par les multinationales. Navdanya est née de cette prise de conscience, même si elle n'est devenue une organisation à part entière qu'en 1991. La ferme de conservation a été créée environ cinq ans plus tard dans le but d'inciter les agriculteurs à venir voir 250 variétés de riz et 800 espèces de plantes pousser dans le même champ.

Lorsque Satish Kumar, rédacteur en chef de *Resurgence*, m'a demandé de créer en Inde quelque chose sur le modèle du Schumacher College, qu'il avait cofondé au Royaume-Uni, j'ai hésité, car je préférais construire des mouvements plutôt que des bâtiments. Mais il m'a convaincue qu'il était temps de créer une institution comme la Bija Vidyapeeth (école des semences), et nous avons donc fondé la Bija Vidyapeeth/Université de la Terre en l'an 2000, pour deux raisons: elle pouvait s'implanter dans les bâtiments de la ferme Navdanya (qui est une banque de semences), et aussi parce qu'une graine est une source d'inspiration pour le renouveau, ainsi qu'un exemple du petit qui incarne le tout. La Bija Vidyapeeth est vraiment devenue une semence (*bija*); et au lieu de nouveaux bâtiments, j'ai vu la progression d'un dialogue et d'une croissance mutuelle. Nous avons donc continué à organiser des cours avec le Schumacher College, et des personnes extraordinaires ont accepté de venir enseigner: le physicien Fritjof Capra; la fondatrice de The Body Shop, Anita Roddick; et Satish lui-même.

La ferme de Pirumadara

La ferme de ma mère se trouvait à Pirumadara (qui signifie «l'endroit où un grand *pir* [gourou] se repose»), tout près du parc national de Corbett, une célèbre réserve de tigres sur les contreforts du Terai, près de la ville de Nainital (Uttarakhand). Mon frère et ma sœur aînés sont nés à Nainital, et jusqu'à l'âge de 12 ans, j'y ai étudié dans un couvent. Durant notre enfance, les week-ends étaient synonymes de séjours à la ferme de Pirumadara. Nous prenions d'abord un bus pour les plaines, puis un train. Un char à bœufs venait nous accueillir à la

gare pour nous emmener à la ferme qui se trouvait à 8 kilomètres. Un banyan géant laissait tomber ses vingt racines aériennes pour créer un abri plus grand que notre logement, qui avait d'abord été une tente, puis une hutte de paille, et enfin une petite maison en briques. Je passais la plupart de mon temps à l'ombre du banyan, assise ou jouant sur la balançoire. Nos parents avaient planté un verger et un jardin, et tous les fruits imaginables étaient disponibles pour la cueillette – litchi et mangue, goyave et citron, grenade et anone cœur-de-bœuf (*Annona reticulata*).

À côté de la maison coulait un canal d'irrigation, appelé « *gul* » dans la langue locale, dans lequel nous pouvions sauter et nous baigner quand nous le voulions, et à l'heure des repas, nous allions dans les champs pour ramasser des feuilles de moutarde, des pois chiches ou du *bathua* pour le *saag* – le bouillon de légumes verts typique de la cuisine indienne, nutritionnellement très riche en fer et en vitamines A et B.

Ainsi, même si mes parents étaient éduqués et appartenaient à la classe moyenne, et que nous étions envoyés dans les écoles anglaises les plus chics, nous étions également élevés de la même manière que les enfants des zones rurales : par les arbres et le sol. C'est probablement la raison pour laquelle l'écologie n'est pas pour moi une simple réponse intellectuelle ; c'est, dans un sens très physique, la sensation de la terre, et je suis reconnaissante à mes parents de nous avoir donné l'opportunité de grandir dans les deux mondes que l'Inde englobe – une majorité rurale et une élite occidentalisée. Bien qu'ayant eu accès à une éducation privilégiée, nous n'en avons pas fait une source d'arrogance, d'isolement et d'exclusion. C'est cette séparation croissante entre une Inde rurale de fermières et une élite urbaine occidentalisée qui divise si profondément le pays aujourd'hui et menace sa survie même en tant que civilisation équitable et écologique.

*

Lorsque j'avais environ 4 ans, nous avons dû nous rendre en urgence dans un petit village appelé Duhai, près de Meerut, où le père de ma mère avait construit la première école pour les filles de la campagne. Il voulait que l'école devienne un collège. Comme c'était typique à l'époque, toute personne travaillant pour le changement social utilisait

le jeûne comme moyen d'attirer l'attention sur sa cause. Mon grand-père n'a pas mangé, mais il n'a pas non plus bu d'eau. Il est mort en jeûnant pour l'éducation des filles. Le président de l'Inde est arrivé un jour après sa mort pour annoncer que l'école serait désormais un collège.

Ma mère était la première de sa communauté à avoir obtenu un diplôme. Elle a étudié à Lahore, au Lady MacLagan College, et son mentor était Sir Chhotu Ram, qui a joué un rôle extrêmement important dans la protection des droits des paysan·nes. Les lois sur l'aliénation des terres qu'il a fait adopter en 1934 et 1936 ont été essentielles pour empêcher l'apparition au Pendjab et en Uttar Pradesh d'une situation de privation de terres, du type de celle que l'on trouve au Bengale, en Orissa et au Bihar, où les Britanniques avaient perpétué le système des *zamindari*¹². Dans le nord-ouest de l'Inde, les terres sont restées entre les mains des propriétaires-cultivatrices, en grande partie grâce aux efforts de Chhotu Ram.

Ma mère a aussi été profondément influencée par Gandhi et a voyagé seule de Lahore à Poona pour le rencontrer lorsqu'il était en prison. Le livre qu'elle a écrit, *Two Words with My Sisters and Gandhi's Teachings* («Deux mots avec mes sœurs et les enseignements de Gandhi»), est fondé sur le type particulier de féminisme indien que l'on peut qualifier de féminisme socialiste gandhien; il ne vise pas une libération reposant sur l'individu en tant que construction atomisée, mais plutôt une émancipation large et profonde de toutes les membres de la société vis-à-vis de toutes les oppressions – sociales, culturelles et économiques.

Mes parents étaient les féministes par excellence – mon père cuisinait et cousait nos vêtements; ma mère assistait à des réunions publiques et s'engageait en politique. Dans notre foyer, nous étions subtilement éduqué·es avec l'idée qu'il n'y a aucune différence entre être un homme ou une femme, un garçon ou une fille. Cette éducation à l'égalité était si profonde que ma sœur et moi utilisions le pronom masculin pour nous désigner – imitant ainsi notre frère, qui était l'aîné. Nous avons grandi en étant heureusement inconscient·es de toutes ces différences,

12. NdT : Le *zamindari* est, en persan, le nom donné au territoire d'un propriétaire terrien (un *zamindar*), membre de l'aristocratie et qui prélevait l'impôt auprès des paysan·nes. Lors de la colonisation de l'Inde, les Britanniques ont perpétué ce système féodal de grands propriétaires terriens, dotés de titres de noblesse. Ce système a été aboli dans les années 1950, lors des réformes agraires qui suivirent la partition des Indes [source : Wikipédia].

et nos parents n'ont pas jugé important de nous enseigner ce qu'est la discrimination sexuelle. Nous avons même le droit de choisir nos propres noms. J'ai opté pour Vandana à l'âge de 11 ans ; Mira, ma sœur, a mis autant de temps à adopter un nom à son goût, mais Kuldip, notre frère, a conservé celui que nos parents lui avaient donné.

Nous avons grandi comme des esprits totalement libres – à la recherche de notre personnalité, sans être encombré·es par les fardeaux de la caste, de la religion et de l'identité sexuelle –, et nos parents ont pris soin de créer le contexte de cette liberté à laquelle je tiens tant et que je défends si féroce·ment dans tout ce que je fais.

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis mon enfance. Mes parents ne sont plus là, mais Mira, Kuldip et moi partageons toujours le même monde et chacun·e d'entre nous, à sa manière, continue de vivre les valeurs de simplicité et de partage, de compassion et d'attention, de conservation et de protection que nous avons reçues de nos merveilleux parents.

*

La physique était ma passion et ma profession de prédilection. À l'école, j'ai reçu la bourse « Science Talent » qui m'a permis de suivre une formation dans les plus grandes institutions scientifiques de l'Inde. J'ai suivi une formation de physicienne nucléaire au Bhabha Atomic Research Centre de Bombay, mais je suis passée à la physique théorique lorsque ma sœur Mira, médecin, m'a sensibilisée aux risques nucléaires. Je me suis alors rendu compte que la plupart des sciences sont partielles ; je voulais pratiquer une science holistique et j'ai été attirée par la théorie quantique pour son paradigme non réductionniste et non mécaniste.

Avant de partir au Canada pour faire mon doctorat, je voulais visiter mes endroits préférés dans l'Himalaya, mais les forêts et les cours d'eau avaient disparu dans la course folle à la construction de barrages et de routes ; pour la culture des pommes, on abattait les riches forêts de chênes qui absorbent les pluies de mousson et libèrent l'eau lentement sous forme de cours d'eau.

Je suis retournée en Inde après mon doctorat parce que je voulais à la fois rendre à ma société ce qu'elle m'avait donné et mieux la comprendre. Et j'ai donc choisi la voie difficile et stimulante consis-

tant à combiner recherche scientifique et responsabilité sociale et écologique.

Il me semblait de plus en plus évident que l'expertise scientifique était plutôt au service du capital et de la destruction de la nature, alors que je voulais travailler au service des gens et de la nature. C'est pour cela qu'en 1981, j'ai quitté le monde universitaire et créé la Research Foundation for Science, Technology and Ecology afin de soutenir les mouvements écologistes de terrain.

En 1984, un certain nombre d'événements tragiques ont eu lieu en Inde. En juin, le temple d'Or a été pris d'assaut par les militaires parce qu'il abritait des terroristes; en novembre, Indira Gandhi a été assassinée; et en décembre, une gigantesque catastrophe industrielle a eu lieu à Bhopal, lorsque l'usine de pesticides d'Union Carbide a laissé échapper un gaz toxique dans l'environnement. Trente mille personnes sont mortes au plus fort du «terrorisme agricole» au Pendjab (voir p. 89), et 30 000 autres personnes sont mortes dans le «terrorisme industriel» de Bhopal. C'est à chaque fois l'équivalent de douze attentats du 11 septembre. J'ai été obligée d'ouvrir les yeux et de me demander pourquoi l'agriculture était devenue semblable à une guerre. Pourquoi la Révolution verte, qui a reçu le prix Nobel de la paix, a-t-elle engendré l'extrémisme et le terrorisme au Pendjab? Ce questionnement a donné naissance à mes livres *The Violence of the Green Revolution* («La Violence de la Révolution verte») et *Monocultures de l'esprit*¹³. La cécité à l'égard de la diversité et de l'auto-organisation dans la nature comme dans la société était clairement un problème fondamental du paradigme industriel mécaniste et cartésien. Et cette cécité a conduit à des affirmations erronées selon lesquelles les monocultures industrielles dans les domaines de la foresterie, de l'agriculture, de la pêche et de l'élevage produisaient davantage de nourriture et étaient nécessaires pour éliminer la faim et la pauvreté dans le monde. Au contraire, les monocultures produisent moins et utilisent plus d'intrants, détruisant ainsi l'environnement et appauvrissant les populations.

En 1987, la Fondation Dag Hammarskjöld a organisé à Genève une réunion sur la biotechnologie intitulée «Laws of Life» («Les lois de la

13. NdT : *Monocultures de l'esprit*, trad. Marin Schaffner, Wildproject, 2022 [1993] ; *The Violence of the Green Revolution* [1991] n'est pas traduit en français.

vie»). Lors de cette conférence, l'industrie de la biotechnologie a exposé ses plans : breveter la vie, modifier génétiquement les semences, les cultures et les formes de vie, et obtenir une liberté totale de commerce par le biais des négociations du GATT¹⁴, qui ont abouti à la création de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). C'est ainsi que je me suis intéressée aux droits de propriété intellectuelle, au libre-échange et à la mondialisation, et que j'ai consacré ma vie à la conservation des semences et à la promotion de l'agriculture biologique comme alternative à un monde dicté et contrôlé par les entreprises.

Ayant consacré ma vie à la défense de la valeur intrinsèque de toutes les espèces, l'idée que les formes de vie, les semences et la biodiversité soient réduites à des inventions faites par des entreprises et, ce faisant, à la propriété d'entreprises, m'était odieuse. De plus, si les semences deviennent une « propriété intellectuelle », les conserver et les partager devient un vol de propriété intellectuelle ! Notre plus grand devoir, celui de conserver les semences, devenant dès lors un acte criminel. La légalisation de cet acte criminel de posséder et de monopoliser la vie, par le biais de brevets sur les semences et les plantes, était moralement et éthiquement inacceptable pour moi. J'ai donc lancé Navdanya, qui promet la conservation de la biodiversité, ainsi que le sauvetage et le partage des semences entre les agriculteurs. Mouvement centré sur la terre et sur les femmes, Navdanya a créé plus d'une centaine de banques de semences communautaires, grâce auxquelles les semences sont conservées et librement échangées entre nos 300 000 membres. Nous avons fait revivre des aliments oubliés comme le *jhangora* (millet de basse-cour), le *ragi* (millet à doigts), la *marsha* (amarante), le *naurangi dal* (haricot riz) et le *gahat dal* (haricot de kulthi). Non seulement ces cultures sont plus nutritives que les produits de base commercialisés dans le monde entier, mais elles sont plus économes en ressources, ne nécessitant que 200 à 300 millimètres de pluie, contre 2 500 millimètres pour la riziculture chimique. Les millets pourraient multiplier la production alimentaire par quatre cents, en utilisant la même quantité d'eau. Ces aliments oubliés sont des aliments de l'ave-

14. NdT : Le GATT (*General Agreement on Tariffs and Trade* ; Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce) fut signé le 30 octobre 1947 par 23 pays, pour harmoniser les politiques douanières des parties signataires.

nir, et les semences des agricult-rices sont les semences du futur. Pour l'agricult-riche, la semence n'est pas seulement la source des plantes et des aliments de demain ; elle est le lieu de stockage de la culture et de l'histoire. La semence est le premier maillon de la chaîne alimentaire ; elle est le symbole ultime de la sécurité alimentaire.

Le libre échange de semences entre agricult-rices, fondé sur la coopération et la réciprocité, a été le moyen de maintenir la biodiversité ainsi que la sécurité alimentaire. Un-e agricult-riche qui souhaite échanger des semences de son champ en donne généralement une quantité égale en échange de celles qu'il ou elle reçoit. Mais cet échange va au-delà des semences ; il implique un échange d'idées et de connaissances, de culture et de patrimoine. C'est une accumulation de traditions, de savoirs et de façons de travailler la semence. Les agricult-rices acquièrent des connaissances sur les semences qu'ils et elles veulent cultiver en les regardant pousser dans les champs des autres agricult-rices et en se renseignant sur la sécheresse, les maladies et la résistance aux parasites.

En sauvant les semences et la biodiversité, nous protégeons la diversité culturelle. Navdanya signifie « neuf graines », mais aussi « nouveau cadeau » – en réponse à l'extinction des espèces et des petites agricult-rices. Les neuf graines et leurs *navgrahas* respectifs (neuf corrélats cosmiques) sont : le *yava* (orge) qui représente le soleil ; le *shamaka* (petit millet) qui représente la lune ; le *togari* (pois d'Angole) qui représente Mars, et qui est responsable du contrôle du système nerveux ; le *madga* (haricot mungo) qui représente Mercure et stimule l'intelligence ; le *kadale* (pois chiche) qui représente Jupiter ; le *tandula* (riz) qui représente Vénus ; le *til* (sésame) qui représente Saturne et est caractérisé par l'huile ; le *maasha* (haricot urd) qui représente Rahu ; et le *kulittha* (haricot de kulthi) qui représente Ketu.

Les systèmes biodiversifiés produisent plus de nourriture et génèrent des revenus plus élevés que les monocultures industrielles. Notre système *baranaja* (douze graines) donne une production deux fois plus importante et des revenus trois fois plus élevés qu'une monoculture de maïs. Les douze cultures sont : le *phapra* (*Fagopyrum tataricum*) ; la *mandua* (*Eleusine coracana*) ; la *marsha* (*Amaranthus frumentaceus*) ; le *bhat* (*Glycine soja*) ; le *lobia* (*Vigna catieng*) ; le *moong* (*Phaseolus mungo*) ; la *gahat* (*Dolichos biflorus*) ; le *rajma* (*Phaseolus vulgaris*) ; le *jakhia* (*Cleome*

viscosa); le *naurangi* (*Vigna umbellata*); le *jowar* (*Sorghum vulgare*); et l'*urad* (*Phaseolus mungo*).

Notre conservation des variétés de riz patrimoniales a conduit à la protection du basmati original et authentique dans le cadre du Slow Food Presidium. Nous avons sauvé plus de 3000 variétés de riz, dont plus de 30 riz aromatiques. Les semences résistantes à la salinité que nous avons sauvegardées ont aidé les agricult-rices de l'État de l'Orissa à se remettre du super cyclone de 1999 qui a tué 10 000 personnes. Ces semences ont également été distribuées par Navdanya pour la reconstruction après le tsunami dévastateur de 2004 qui a frappé la côte sud-est de l'Inde. Nous créons des banques de semences («Semences d'espoir») pour faire face au chaos climatique. Les semences patrimoniales qui peuvent survivre aux sécheresses, aux inondations et aux cyclones sont collectées, conservées, multipliées et distribuées. La sélection de semences paysannes est très en avance sur la sélection scientifique et le génie génétique pour fournir des variétés résistantes aux inondations, à la sécheresse et à la salinité. Au regard du patrimoine paysan, le génie génétique est, en fait, une technologie à la traîne.

Non seulement les stratégies de sélection des entreprises et des industries sont incapables de faire face au changement climatique, mais les semences génétiquement modifiées tuent les agricult-rices. En Inde, des milliers d'agricult-rices se sont suicidées en raison des dettes causées par les coûts élevés et les semences peu fiables vendues par les entreprises. Les suicides sont concentrés dans les zones qui sont devenues dépendantes des semences commerciales, et sont plus fréquents là où le coton Bt, génétiquement modifié, a été vendu. Ce sont les semences du suicide et de l'esclavage. Il n'y a pas de suicides là où les agricult-rices utilisent des semences patrimoniales et leurs propres variétés traditionnelles.

Comme le *satyagraha* du sel de Gandhi, nous avons entrepris le *satyagraha* des semences – un engagement à ne pas coopérer avec les lois sur les brevets et sur les semences, qui empêchent les agricult-rices de conserver et d'échanger leurs graines. La liberté des semences est notre droit de naissance; sans liberté des semences, il n'y a pas de liberté alimentaire.

La privatisation des ressources de la Terre – de l'eau, de la biodiversité – est l'ultime violation sociale et écologique des droits humains. La

Terre produit des ressources qui doivent être partagées, conservées et utilisées de façon soutenable. L'idée même de posséder la vie par le biais de brevets, de posséder et de vendre l'eau par le biais de concessions, est symptomatique de la profonde régression de l'espèce humaine. Au fil des années, résister à l'enfermement des biens communs et aider à leur récupération a défini ma pensée et mes actions – et a inspiré mes livres *Biopiracy* (« Biopiraterie »), *Water Wars (La Guerre de l'eau)* et *Stolen Harvest* (« Récolte volée »)¹⁵.

C'est pourquoi je me suis battue contre les brevets de biopiraterie sur le margousier, le basmati et le blé, mais aussi contre la marchandisation du Gange et la privatisation de l'approvisionnement en eau de Delhi. Défendre nos libertés fondamentales, c'est lutter contre le « libre-échange » pour protéger la liberté des semences (*bija swaraj*), la liberté alimentaire (*anna swaraj*), la liberté de l'eau (*jal swaraj*), la liberté de la terre (*bhu swaraj*), la liberté de la forêt (*vana swaraj*); et réinventer la démocratie en tant que démocratie de la Terre – à la fois la démocratie de toute vie et la démocratie de la vie quotidienne.

Ces nouveaux mouvements pour la liberté ont besoin de nouveaux apprentissages, d'un nouvel empuissantement (*empowerment*), d'un nouvel espoir. De la graine, j'ai tiré les leçons de l'auto-organisation et du renouvellement, de la diversité et de la démocratie. De la théorie quantique, j'ai appris la non-séparabilité et la non-localité; l'indéterminisme et l'incertitude; la complémentarité et la non-exclusion; le potentiel et la probabilité. Les quanta et la graine nous conduisent au-delà du monde mécaniste, fragmenté, divisé, inerte, linéaire et déterministe de la science réductionniste. Et ils nous conduisent au-delà de l'industrialisation et de la marchandisation de la vie, qui détruisent le tissu fragile de la planète et de la société. De différentes manières, la graine et les quanta créent un monde de relations, de connexions, d'évolutions dynamiques et de potentiels toujours nouveaux. Avec la graine, nous pouvons retisser la toile de la vie en partenariat avec d'autres espèces, tout en augmentant leur potentiel à répondre aux besoins humains de base, de manière soutenable et équitable. Dans la liberté de la graine se

15. NdT : *Water Wars* [2002] a été traduit en français sous le titre *La Guerre de l'eau* [trad. Lucie Périneau, Parangon, 2003]. *Biopiracy* (« Biopiraterie », 1997) et *Stolen Harvest* (« Récolte volée », 2000) ne sont pas traduits.

trouvent l'espoir et le potentiel d'un monde meilleur ; et en chacun-e de nous se trouvent les graines de notre humanité la plus profonde et la plus élevée, celle d'être des membres de la famille terrestre.